

« MIHNAT AL FARAGH » DE AHMED MARZOUKI

# Un recueil de Nouvelles de l'auteur de « Tazmamart cellule 10 »

Dans ce recueil de nouvelles en arabe, « Mihnât al faragh », c'est un autre aspect de créateur de Ahmed Marzouki, auteur du célèbre « Tazmamart cellule 10 » qui a connu un succès de librairie sans précédent depuis sa parution en 2001 (Tarik Editions, Casablanca) repris par la collection Folio (Gallimard).

Ce sont des textes dans un arabe plutôt soutenu avec des saillies en darija. Au fil des pages, des histoires s'égrènent émaillées d'une certaine réalité marocaine. S'y relaient rire, colère, indignation, compassion... Souvent, cela s'agence comme des éclats de souvenirs de l'auteur. D'où sans doute l'impression que cela coule comme de source : histoires de militaires, anciens combattants d'Indochine amateurs de bavardage et de forfanterie, joueurs d'échecs, un élément des Forces auxiliaires maniant un bâton zélé devant le parlement contre les diplômés chômeurs, un vagabond mort de froid laissant dans ses guenilles des lettres non postées à son fils haut fonctionnaire indigne etc. Aussi évocation de Tazmamart, on dirait, inévitable. De même évocation de la région rifaine de Ghafssay, région natale de l'auteur notamment dans le texte particulier « L'arbre témoin », qui a l'allure d'un brûlot où l'arbre vénérable raconte dans une longue confiance ses siècles de solitude comme une belle revanche sur l'abandon de toute une région soumise à une longue agonie. Là, on note la fibre du militant, mais aussi une force d'empathie dont on dirait que l'auteur ne pourrait guère se défendre, comme aussi de la compassion active qui fait qu'on se range naturellement du côté des

opprimés.

La manière de raconter ne manque pas éventuellement de provoquer le rire, ou à tout le moins faire sourire. Marzouki a de la dérision à en revendre, de l'humour noir à travers ses personnages Moustach, Jmaffo, Britania Oudma, Farhi Zadouna, Haj Ghoujbane plein aux as et non moins cleptomane, candidat pour « filouter » un siège au Parlement etc.

Pour ceux qui ont déjà entendu Marzouki raconter une de ces « histoires simples », comme il dit, ils peuvent retrouver certains moments de grâce du raconteur d'histoires dans le texte « Le re-

venant de Tazmamart », une histoire de Marzouki lui-même qui découvre par hasard un vieil escroc vivant d'expédients en se faisant passer sans vergogne pour un rescapé de Tazmamart, en vue de soutirer quelques dirhams à ses victimes émuës.

Fin observateur de la réalité quotidienne, Marzouki n'aurait que l'embarras du choix pour trouver chaque jour des histoires croustillantes et non moins authentiques. Cela peut faire songer à « al-Farajou baada Chidda » de Tannoukhi ou « al-Moustatraf ».

La réalité est bien des fois plus époustouflante de fécondité que la

fiction, comme a pu le signaler Khalid Jamaï dans la préface. Une autre histoire, « Farhi Zadouna », raconte un autre aspect proche de la vie du Tazmamartien nostalgique et quémandeur d'amitié, qui, après vingt ans de prison recherche un ancien ami qu'il retrouve enfin, calfeutré dans son immense bureau de haut fonctionnaire chenu imbu de son importance qui renie le passé. Cette autre histoire d'intrusion inopinée du Attar et son âne dans le village de Tazmamart, au grand étonnement des villageois reclus dans une région plus périlleuse qu'un champ de mines pour les étrangers de passage. Si le Attar avait su où il mettait les pieds, il ne se serait jamais aventuré dans ce damné bled et donc n'aurait pas été enlevé avec son âne!...

Dans l'évocation du Colonel Khattabi, le texte est un hommage à un officier modèle devenu une vraie légende de probité pour des générations d'élèves officiers d'Ahermoumou. C'est l'occasion de l'exercice d'ironie grinçante de Marzouki devant la hiérarchisation intervenue juste après l'indépendance par le biais de l'usage de la langue dans la caserne, avec au sommet les francophones, ensuite en dessous les hispanophones, ensuite les arabophones et en derniers les militaires analphabètes qui, eux, font usage d'une langue militaire hybride où des mots français sont coulés par un tour de force dans le moule du darija avec parfois des quiproquos déclencheurs d'hilarité irrésistible.

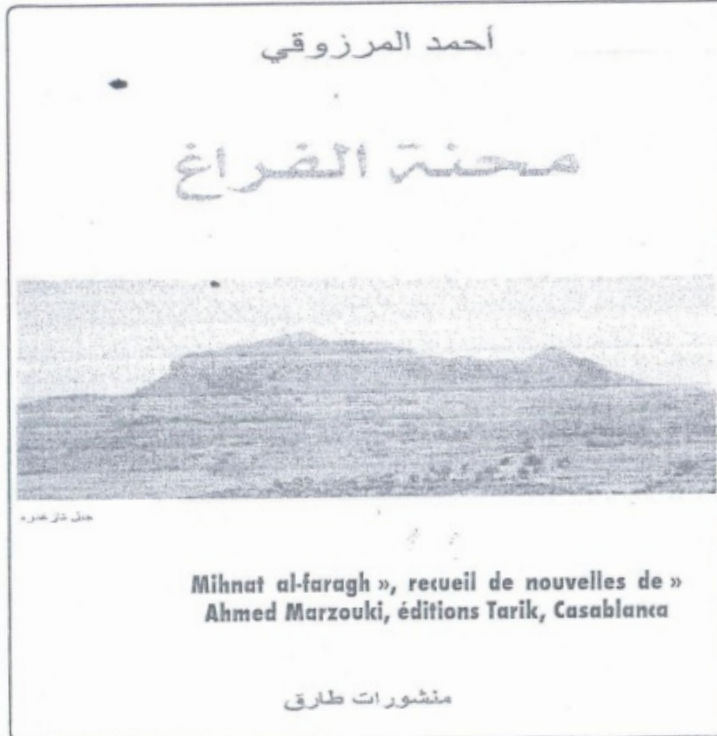
Dans le mot de dédicace, Marzouki parle de son « combat contre le désœuvrement ». On comprend qu'il s'agit à l'origine de cette situ-



ation particulière, où sorti du baigne en 1991, Marzouki était exposé, à l'instar de tous ses amis rescapés, à l'inactivité, n'ayant rien pour se défendre après deux décennies de captivité entre quatre murs aveugles. Aucune préparation pour une hypothétique vie active. Pour lui, il n'y avait, en guise de stratégie de défense, qu'à se lancer dans un corps à corps avec une page blanche en écrivant. L'écriture, une planche de salut pour échapper aux griffes du faragh, le désœuvrement, un spectre qui risque d'emporter le reste de vie.

Dans le titre « Mihnât al faragh », le mot mihnât dans la langue arabe veut dire épreuve avec une forte connotation de damnation. Qui dit damnation dit quelque chose qui a rapport avec le destin au sens de l'inévitable, du fatal avec lequel le plus qu'on puisse prétendre faire c'est de l'affronter. Qui sait, une victoire n'est pas impossible contre plus fort que soi ? D'où l'idée de l'écriture comme un combat à corps perdu avec l'inéluctable.

Saïd AFOULOUS



ée  
em-  
tion  
sept  
Ai-  
sou-  
tici-  
ues  
sal-  
pu  
insi  
elle,  
s, à  
aler-  
ram-  
ntes  
s de